

Introduction

— **R**ia, tu es ma préférée.
Voilà ce que me disait mon père quand j'étais enfant.

— Tous les papas ont une préférence pour leur petite fille, ajoutait-il.

Ses paroles m'emplissaient de fierté. Mon père était si grand, si beau, si fort ! C'était mon héros. Mon frère Terry était peut-être le préféré de notre mère, mais c'était moi que notre père aimait le plus, et j'aurais fait n'importe quoi pour lui faire plaisir.

D'après ma mère, il a toujours clamé haut et fort qu'il ferait de moi « la meilleure petite prostituée du quartier ». Seulement, il m'a fallu du temps pour comprendre ce que cela voulait dire.

Je préférerais sans doute ne pas le savoir et rester dans le déni, même quand il invitait ses amies prostituées à la maison et me faisait essayer leurs vêtements. Et même quand il a commencé à abuser de moi.

Des années plus tard, quand mon témoignage l'a envoyé en prison pour proxénétisme, voici ce qu'il m'a dit :

— Tu auras beau me traîner dans la boue, j'arriverai toujours à me relever et à être là pour toi. Quoi que tu fasses. Je serai toujours le seul à t'aimer vraiment.

Je crois qu'il était sincère. S'il a aimé quelqu'un dans sa vie, c'était sans doute moi. Et je le lui rendais bien. C'était mon père et je n'avais que lui, en dépit de ce qu'il me faisait subir. Il avait un charme fou, auquel j'étais aussi sensible que tous ceux qui le connaissaient. Aujourd'hui encore, beaucoup de gens ont un faible pour lui alors qu'ils savent ce qu'il a fait.

S'il n'avait pas eu ce pouvoir, rien de tout ceci ne serait arrivé. Ma mère ne serait pas tombée éperdument amoureuse de lui, tous ceux à qui il a fait du mal auraient été épargnés, et je ne me serais pas retrouvée sur le trottoir à l'âge de treize ans pour financer ses beuveries.

N'importe quelle petite fille peut devenir chanteuse, danseuse, médecin, avocate, policière ou prostituée. Seulement, pour faire les bons choix, un enfant a besoin du soutien et des conseils des adultes qui l'entourent. Avec un père comme le mien, je n'avais aucune chance.

Un couple glamour

Jane et Terry, mes parents, étaient considérés comme un couple très glamour quand ils étaient jeunes. Tous ceux qui les ont connus au début des années 1960 s'accordent à le dire. Ils s'adoraient jusqu'à l'obsession, ce qui est en partie à l'origine des problèmes qu'a rencontrés notre famille.

L'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre aurait pu nous permettre à tous de prendre le meilleur départ possible. Mais, hélas, le côté sombre de leur relation a pris le dessus et fait de notre vie un véritable cauchemar.

Tous les gens qui fréquentaient mon père dans les pubs l'adoraient. Il était grand, beau et très charismatique. Avec ses cheveux noirs bien coiffés, son costume impeccable et la cravate qu'il n'oubliait jamais de porter, il savait parader et se rendre aimable aux yeux de la foule d'admirateurs qui l'entourait.

Ma mère ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-cinq, mais elle avait une silhouette parfaite. Mince

et très féminine à la fois, elle aimait porter des mini-jupes, des pantalons moulants et des petits hauts sexy. Elle suivait la mode de cette époque-là, du moins celle qui arrivait jusqu'à Norwich, à des kilomètres du « Swinging London ». Je n'ai pas de souvenirs de ses jeunes années, mais on m'a dit qu'elle avait été très belle. Tout le monde la remarquait avec ses longs cheveux de jais, son regard profond et sa peau parfaite.

Mon père était le mouton noir de sa famille. C'est en tout cas ce qu'on m'a raconté. Un homme dont l'histoire restait empreinte de mystère, qui ne faisait jamais ce qu'il fallait, mais se vantait d'agir avec classe. Il a toujours clamé haut et fort qu'il avait été conçu pendant la guerre, alors que sa mère entretenait une liaison avec un amant et que son père – ou plutôt le mari de sa mère – se battait loin de chez lui pour son pays et pour son roi. Si cette histoire est vraie, elle explique en partie pourquoi mon père a toujours été si différent de ses frères et sœurs, et pourquoi ils avaient l'air, sans le dire clairement, de nous considérer comme des étrangers. Quoi qu'il en soit, il y avait un fossé entre mon père et sa famille. Il menait une vie totalement différente de la leur, notamment en raison des choix qu'il avait faits, mais aussi à cause de sa personnalité et de ses convictions. Pourtant, c'était bien lui le préféré de sa mère, celui qu'elle soutenait et défendait quoi qu'il fasse. Peut-être justement parce qu'il était le fruit d'une aventure extraconjugale.

Le mari de ma grand-mère était fermier. De retour de la guerre, il était tellement endetté qu'il n'a pu entre-

voir la moindre solution à sa situation. Désespéré, il s'est enfermé dans la cabane au fond de leur jardin et s'est suicidé à l'aide de son fusil. Mon père nous a raconté que, petit garçon, c'était lui qui avait découvert son corps. Personne ne m'a jamais confirmé cette version des choses, mais, à l'époque, j'y croyais sincèrement. Aujourd'hui, je ne sais plus quoi penser. Toujours est-il que je n'avais pas de grand-père paternel et que ma grand-mère vivait seule dans son petit pavillon, à quelques kilomètres de chez nous.

À en croire une autre rumeur qui courait dans la famille, mon père a dormi dans le même lit que sa mère jusqu'à l'âge de quatorze ans. Cela semble très plausible, étant donné le lien qui les unissait tous les deux. Toute sa vie, elle a cherché à le protéger de tout le monde, y compris de moi. Cela expliquerait aussi pourquoi il était aussi à l'aise avec les questions de sexe et de nudité.

Mes oncles et tantes ont tous eu un parcours très différent de celui de mon père. Ils appartenaient à la classe moyenne et menaient une vie confortable. Ils possédaient tous un logement, géraient leur propre entreprise, et aucun d'eux n'aurait voulu fréquenter les gens qui composaient l'entourage de mon père.

Des voleurs, des alcooliques, des prostituées, telles étaient les personnes que nous voyions aller et venir chez nous à toute heure du jour et de la nuit et qui buvaient avec lui dans les pubs de Norwich.

Mon père n'a appris à lire et à écrire que longtemps après moi. Je sais qu'il a passé quelque temps

dans une maison de correction, mais j'ignore pour quelle raison. J'ai entendu dire que, dans sa jeunesse, il avait jeté un conducteur de bus hors de son véhicule et que cet homme était mort plus tard d'une crise cardiaque, mais je ne connais pas les détails de l'histoire. Personne ne pouvait sans doute affirmer avec certitude que les deux événements étaient liés, mais mon père était adepte de ce genre de comportement. C'était un charmeur, mais aussi un tyran qui aimait plus que tout attirer l'attention et dont la violence était incontrôlable.

Bien que ma mère ait longtemps vécu dans un logement social et que sa famille n'ait pas aussi bien réussi que celle de mon père, c'était une enfant relativement gâtée. Comme mon père, elle a posé beaucoup de problèmes à ses parents pendant son adolescence.

Elle se sauvait de chez elle, et son caractère rebelle leur a causé bien du souci. Manifestement, elle avait tout de même certaines limites, même à l'âge de quinze ans. En effet, le soir où elle a rencontré mon père, elle était allée au cinéma avec un autre garçon.

Quand son cavalier, profitant de l'obscurité, a voulu mettre la main sur sa cuisse, elle en a ressenti une honte terrible. Le repoussant violemment, elle s'est aussitôt enfuie de la salle de cinéma pour rentrer seule chez elle à pied, se félicitant d'avoir sauvé son honneur. Sur le chemin, elle a croisé mon père, qu'elle rencontrait pour la première fois. Il avait deux ans de plus qu'elle, mais était déjà maître dans l'art du charme

et de la flatterie. Il était grand, bien habillé et possédait tous les atouts du parfait séducteur.

Elle n'a pas su résister. Il a dû réussir un véritable tour de magie, car non seulement il n'a pas essuyé le même refus que le malheureux garçon du cinéma, mais il a même couché avec ma mère ce soir-là. C'est ainsi qu'a commencé la grande histoire d'amour qui devait détruire tant de vies au cours des années suivantes.

Quand mon père a amené ma mère chez lui pour la première fois, ma grand-mère était folle de joie. Elle les a tout de suite encouragés à se marier et à fonder une famille, mais, bien sûr, ils devaient attendre que ma mère soit en âge de le faire. Mon père avait eu tellement d'ennuis jusque-là, à cause de l'alcool et de ses mauvaises fréquentations, que ma grand-mère avait sûrement hâte de le voir voler de ses propres ailes. Elle devait espérer qu'il s'assagirait maintenant qu'il avait trouvé la femme de sa vie.

Mes grands-parents maternels, eux, n'ont pas été aussi enthousiasmés par ce grand amour, c'est le moins que l'on puisse dire. Ils sont même allés au tribunal pour interdire à ce garçon de fréquenter leur fille.

Comme elle n'avait encore que quinze ans, ils espéraient sans doute la sauver du danger avant qu'il ne soit trop tard. Contrairement à elle, ils ont vu quelle personnalité il cachait derrière cette façade charmeuse et l'ont tout de suite méprisé. Ils ont dû sentir qu'il ne pourrait faire que du mal à leur fille, et leurs craintes se sont hélas vérifiées. Ils avaient certainement espéré qu'elle rencontrerait un homme stable, capable de

lui apporter un équilibre émotionnel et matériel, et quiconque aurait rencontré mon père se serait rendu compte qu'il n'était pas cet homme-là.

Évidemment, plus ses parents lui interdisaient de le voir, plus elle était déterminée à leur désobéir. Par leur procédure et leurs injonctions, ils ont rendu cette relation encore plus romantique et excitante à ses yeux.

Pour elle, mon père était devenu un délicieux fruit défendu. Dès l'instant où ils ont dit le mal qu'ils pensaient de lui, ils ont perdu toute chance de séparer ces deux adolescents aussi têtus qu'autodestructeurs.

Ma mère avait dix-neuf ans quand elle a été enceinte pour la première fois. Mes parents se sont mariés en 1965, une semaine ou deux après la naissance de mon frère Terry Junior.

Ma grand-mère paternelle était aux anges. Je crois que c'est elle qui a financé la publication des bans et toutes les dépenses liées à cet événement. Mes grands-parents maternels, eux, avaient dû finir par reconnaître leur défaite et par se faire une raison. Peut-être espéraient-ils que la parentalité forcerait Terry et Jane à prendre leurs responsabilités.

Je suis née un an plus tard, en 1966. Puis sont arrivés Christian, trois ans plus tard, et Glen, en 1970. D'après les récits que j'ai pu entendre, j'ai tout de suite été la favorite de mon père, que j'adorais. Terry, lui, était le préféré de ma mère.

— À la seconde où tu es née, m'a-t-elle dit un jour, vous avez été unis tous les deux par un lien fusionnel.

Et je sais que c'était vrai. Il aimait aussi mon frère

aîné, mais, quand je suis arrivée, Terry est devenu le fils de ma mère, et moi, la fille de mon père.

On m'a raconté que, la nuit de ma naissance, il avait parcouru les couloirs de l'hôpital, complètement soûl, un cigare aux lèvres, au plus grand désarroi de la religieuse qui dirigeait le service.

— Dès le début, m'a dit ma mère, alors que tu n'étais qu'un nourrisson, il riait en disant qu'il ferait de toi la meilleure petite prostituée du quartier.

Les débuts d'une vie de famille

Malgré l'image glamour qu'affichaient mes parents quand ils sortaient ensemble dans les pubs, la vie ne devait pas être si facile pour eux. Loin de là. Quand Terry était bébé, ils vivaient tous les trois dans un studio, et ce n'est qu'après ma naissance que la municipalité leur a attribué un logement social.

Si mon père travaillait à cette époque, ce devait être en tant que peintre décorateur. Mais, comme je ne l'ai jamais vu occuper le moindre emploi, j'ai du mal à imaginer que c'était différent quand il avait vingt ans. Il prétend avoir travaillé au début de sa relation avec ma mère, mais, d'après elle, il ne faisait pas grand-chose.

Il avait tout de même appris son métier, si bien qu'il a pu faire quelques travaux dans la maison. Mais il ne se souciait que des pièces dans lesquelles il passait du temps et recevait des visiteurs. Par conséquent, il s'est

donné beaucoup de mal pour embellir le salon et la chambre parentale, mais la cuisine et les toilettes extérieures étaient horribles. Quant à nos chambres, elles ne contenaient même pas de lit, et leurs murs étaient recouverts de l'affreux papier peint laissé par les précédents occupants. Terry et moi n'avions droit ni à des meubles, ni à des rideaux, ni même à des ampoules électriques. Privés de chauffage, nous devions nous contenter de deux couvertures chacun. Le matin, pour éviter de sentir le froid glacé de ma chambre, je m'habillais sous les couvertures et ne sortais que quand j'avais autant de vêtements que possible sur moi.

Ma mère était superbe à cette époque. Elle savait s'habiller et se maquiller pour se mettre en valeur, et sa collection de perruques lui permettait de changer de coiffure quand elle en avait envie. Elle chantait régulièrement dans les bars qu'elle fréquentait avec mon père, cherchant sans cesse à développer son talent. Elle rêvait de devenir professionnelle. Grâce à sa voix magnifique, elle a eu un jour la possibilité de participer à *Opportunity Knocks*, l'ancêtre de *X Factor*. Mais mon père l'en a empêchée. Il a dû avoir peur qu'elle devienne célèbre et qu'il perde son contrôle sur elle. En sortant du monde dans lequel elle était enfermée avec lui, elle aurait connu d'autres gens et il aurait été mis à l'écart. Peut-être craignait-il qu'elle rencontre un homme gentil et respectueux et qu'elle le quitte pour lui. Ce concours de chant était loin de garantir le succès, mais il représentait pour elle une occasion de s'éloigner de lui, de gagner sa vie et de devenir

indépendante. Rien que pour cela, il n'était pas question qu'il la laisse faire. La chance rend visite à tout le monde de temps à autre, même à ceux qui ont l'air d'attirer le malheur. Mais, plus on la laisse passer, plus on risque de la perdre pour toujours.

Malgré leurs problèmes matériels et le tempérament violent de mon père, mes parents formaient un couple joyeux au début. Comme ils aimaient sortir ensemble pour boire, ils nous laissaient souvent tous les deux à la maison, Terry et moi. Quand ils nous emmenaient, nous devions les attendre dehors, assis devant le bar qu'ils avaient choisi pour la soirée. Nous mangions des chips et buvions du Coca-Cola en attendant qu'ils ressortent, ivres morts. Il nous arrivait de rester ainsi pendant des heures, jusqu'à ce qu'ils émergent, incapables de marcher ou de parler normalement.

On m'a raconté que, quand j'avais à peu près trois ans, ils sont allés un soir au Lamb, un pub de Norwich. En ressortant, comme ils ne me voyaient pas là où ils m'avaient laissée, ils ont paniqué et appelé la police. On m'a finalement trouvée à l'arrêt de bus, avec une femme qui était sur le point de m'emmener. Je me demande parfois ce qui se serait passé si la police était arrivée quelques minutes plus tard. Ma vie avec cette étrangère aurait-elle pu être pire que celle qui s'annonçait à moi ? Je ne le saurai jamais.

Mes parents avaient déjà pris l'habitude de dépenser tout leur argent dans l'alcool. Je suis à peu près certaine que mon père ne travaillait pas à cette époque,

car mes grands-parents maternels venaient chez nous toutes les semaines avec des provisions. Et ma mère avait eu des problèmes avec la justice pour avoir trafiqué le compteur électrique. J'en conclus que leurs problèmes d'argent étaient déjà récurrents.

Mon père a prouvé par ses nombreuses déclarations le peu de cas qu'il faisait de son rôle au sein de la famille. Non seulement il répétait à qui voulait l'entendre qu'il ferait de moi une prostituée dès que possible, mais ce n'est pas tout. Ma mère m'a dit que, quand j'avais trois ans, il lui a demandé un jour d'aller parier pour lui chez le bookmaker. Comme elle ne lui obéissait pas dans la seconde, il s'est impatienté. Il n'aimait pas qu'on le fasse attendre. Alors, il m'a attrapée, a soulevé ma robe et baissé ma culotte.

— Si tu te dépêches pas, a-t-il hurlé à ma mère, je te promets que je l'aurai prise avant que tu reviennes !

Je pense qu'il plaisantait, mais quel père s'amuserait à menacer de violer sa fille de trois ans ? À force d'entendre ce genre de choses, ma mère ne pouvait que s'inquiéter pour moi. Elle n'était jamais sûre de ce dont il était capable et craignait sans cesse qu'il franchisse les limites. Mon père avait une vision de la vie bien à lui.

Il lui arrivait de revenir à la maison avec une grosse somme d'argent. Cela voulait généralement dire qu'il avait gagné aux courses, en tout cas à cette époque, avant qu'il ne mette ma mère sur le trottoir. Dans ces cas-là, il en faisait profiter tout le monde. Personne ne pouvait l'accuser d'être radin, bien au contraire. Un

jour, il s'est acheté une Jaguar Mark 10, et, comme il ne savait pas conduire, il a engagé Eric, l'un de ses amis, comme chauffeur. Il prenait un malin plaisir, vêtu d'un beau costume et fumant un gros cigare, à se faire conduire toutes les semaines pour aller pointer au chômage. Dans ces moments-là, il se considérait comme un homme très intelligent qui savait tirer profit du système. Je ne sais pas comment il a pu le faire aussi longtemps sans avoir de problèmes. Sans doute grâce à sa force de persuasion.

C'était pour ce genre d'actes de bravade que ses amis l'aimaient. Tout comme moi. À mes yeux, c'était un héros. Je me souviens que, parfois, quand il avait de l'argent, il prenait des billets de dix ou de vingt livres et les enflammait dans la cheminée pour allumer son cigare. Mon père brûlait de l'argent. Pour moi, c'était le geste le plus brillant que l'on pût imaginer. Quelles filles de mon âge auraient pu se vanter d'assister à une scène aussi extravagante ?

Il possédait des furets et aimait les mettre dans les poches de son costume pour sortir. Rien ne l'amusait autant que de les brandir à la table d'un bar pour faire hurler les femmes.

— Oh ! Terry ! Tu en as de bonnes !

Elles le trouvaient toutes tellement drôle. Où qu'il soit, il arrivait toujours à former un petit public autour de lui quand il s'asseyait pour boire. Il a toujours su attirer la foule.

Que mes parents aient de l'argent ou non, mon père était toujours vêtu de manière impeccable. Même

pour aller dans les pubs les plus misérables ou chez les bookmakers, il ne sortait jamais autrement qu'en costume-cravate, avec une chemise immaculée.

Il cirait ses chaussures tous les soirs et les frottait jusqu'à ce qu'elles brillent. Tous les matins, il se lavait les cheveux et se rasait, afin d'être prêt à se présenter de nouveau à son public.

Quand il avait de l'argent, il n'hésitait pas à le dépenser pour la famille, à condition d'acheter des choses qui impressionneraient les gens. Par exemple, nous avons été les premiers de notre quartier à avoir une télévision en couleurs, ainsi qu'un lave-linge automatique.

Mais, en dehors des rares périodes fastes, nous étions loin de ces excès. La plupart du temps, il n'y avait rien à manger à la maison, et Terry et moi n'avions même pas de vêtements de rechange. L'argent manquait presque tous les jours de l'année.

Mon père possédait aussi des chiens qu'il adorait. Pour affirmer son originalité, je pense, et pour se vanter d'avoir les mêmes chiens que la reine, il a surtout eu des corgis. Sa Majesté étant le seul autre amateur de cette race que je connaisse, il était presque certain de ne pas en voir d'autres que les siens dans le quartier quand il se rendait au pub. Quand j'étais petite, nous avions un caniche et un saint-bernard. Ils étaient tous les deux beaucoup trop grands pour notre maison, mais avaient le mérite de faire la fierté de mon père quand il les promenait ou recevait des amis dans son petit royaume. Adolescent, mon père avait

été surnommé « Minou » à force de porter de grandes bottes pointues qui rappelaient celles du Chat botté.

Si bien que, par extension de son propre ego, il a appelé son premier corgi « Minou ». Ce chien le suivait partout où il allait, se dandinant sur ses petites pattes, haletant en permanence. Il n'avait jamais ni collier ni laisse. Mon père aimait l'idée de le savoir assez attaché à lui et bien dressé pour ne jamais chercher à se sauver. Le tenir en laisse aurait nui à son image. Chaque fois que mon père se faisait arrêter pour avoir bu ou pour s'être battu, Minou le corgi était raccompagné à la maison par une voiture de police ou un taxi. Tout le monde savait à qui il appartenait. Sa fidélité contribuait à mettre son maître en valeur dans le quartier.

Même quand il manquait d'argent pour nourrir et habiller ses enfants, mon père trouvait tout naturel de se rendre dès 10 h 30 en ville pour faire l'ouverture des bars. Selon lui, un homme digne de ce nom devait faire ce qu'il voulait de sa vie, et personne n'avait le droit de lui dire le contraire.

Il tenait aussi à élever ses enfants tel qu'il l'entendait, c'est-à-dire en les battant chaque fois que l'envie lui prenait. Selon lui, nous lui appartenions au même titre que Minou le corgi ou que ses bottes bien cirées. Comme son chien, nous le suivions à la trace en trotinant, cherchant sans cesse à lui faire plaisir pour éviter les punitions.

Si mes parents ont réussi à s'occuper de Terry et moi après notre naissance, c'est sans doute avec l'aide de leurs parents à eux. À moins que ce ne soit

grâce à l'énergie et l'enthousiasme de la jeunesse. Mais quand mes petits frères Christian et Glen sont nés, mes parents étaient devenus incapables d'avoir des bébés sous leur responsabilité. Pour une raison que j'ignore, mon père ne supportait pas de les voir. Chris l'agaçait tellement qu'un jour, il l'a mis dans le lave-linge, menaçant de le faire démarrer pendant que ma mère poussait des hurlements en le suppliant de le laisser sortir. Évidemment, Chris était terrifié dès qu'il voyait mon père. Il se mettait à trembler par crainte de se faire battre et courait se réfugier dans les jupes de ma mère.

À court de solutions, ma mère a eu l'idée d'enfermer Chris et Glen ensemble dans leur chambre quand notre père était à la maison. J'avais quatre ans quand Glen est né et, pourtant, je n'ai pas souvenir d'avoir passé du temps avec eux. Quand la voie était libre, notre mère descendait avec eux pour les laver et leur donner à manger, mais, en dehors de ces rares moments, ils étaient en permanence enfermés au premier étage.

Dans une telle situation, n'importe quel bébé se serait mis à pleurer pour attirer l'attention, mais eux gardaient le silence. C'était certainement la peur qui les incitait à être aussi sages, quitte à se faire littéralement oublier par nos parents. Chris évitait de se faire entendre de crainte d'attirer la colère de mon père ; quant à Glen, il a dû commencer par imiter le comportement de son frère. Par la suite, il n'avait simplement plus la force de crier. J'imagine qu'ils ont renoncé à

espérer que quelqu'un viendrait un jour répondre à leurs besoins. Leur mutisme relevait du fatalisme.

La chambre silencieuse de Chris et Glen nous effrayait, Terry et moi. Nous détestions l'odeur fétide d'urine et de selles qui s'en échappait et n'osions ni y entrer seuls ni même ouvrir la porte. Nous ne savions pas si nous les trouverions vivants ou morts à l'intérieur. Je me rappelle encore cette odeur et l'horreur que j'ai découverte dans cette chambre les rares fois où j'y suis entrée avec un adulte. Mais je ne me souviens pas d'avoir entendu l'un de mes petits frères pousser le moindre cri.

Si seulement j'avais pu faire quelque chose pour les aider. Mais, hélas, j'étais moi-même trop petite et impuissante. Et aucun des habitants de cette maison n'aurait osé défier mon père et risquer de réveiller sa mauvaise humeur. Je faisais tout mon possible pour qu'il soit content de moi, mais plus je me démenais, plus je semblais avancer sur la mauvaise voie. Un jour, alors que j'avais à peu près quatre ans, nous jouions aux petits chevaux en famille. Dans mon excitation, j'ai lancé le dé trop fort et il a roulé si loin que je l'ai perdu.

— Retrouve-le tout de suite, m'a ordonné mon père de sa voix menaçante.

J'ai cherché partout, sous les tapis, sous les fauteuils, mais en vain. Aujourd'hui, j'en arrive à me demander s'il ne l'avait pas discrètement glissé dans sa poche pour être sûr que son plaisir ne serait pas gâché. Une fois qu'il avait décidé de battre l'un de

nous, rien ne pouvait l'arrêter. Il est sorti dans le jardin pour couper la branche d'un buisson, choisissant une brindille bien solide et flexible à la fois. Pendant que nous continuions tous les trois à chercher activement le dé, il a pris un couteau afin de couper méthodiquement les feuilles et les petites branches attachées à son bâton, le transformant en une arme menaçante qu'il s'est mis à agiter dans l'air, comme pour s'assurer de sa souplesse. Ma mère savait ce qu'il préparait et l'a supplié d'y renoncer, mais il l'a ignorée. Quand mon père avait décidé de faire quelque chose, il ne laissait jamais personne l'en dissuader.

Une fois prêt, il m'a ordonné de baisser ma culotte et m'a installée sur ses genoux. Puis, me tenant fermement, il m'a fouettée jusqu'au sang. Je hurlais, incapable de comprendre pourquoi mon père adoré s'en prenait à moi aussi violemment.

Aussi insupportable qu'ait été la douleur, la trahison que je ressentais était encore plus forte. Du moins sur le moment, car, après cela, je n'ai pas pu m'asseoir pendant une semaine. C'était la première fois qu'il me battait, mais, à partir de ce jour, cette branche est restée à portée de main dans le salon, prête à servir dès que mon père perdait son sang-froid.

Les coups en eux-mêmes étaient extrêmement douloureux, mais ce fut leur attente qui devint la pire des tortures. Mon père nous menaçait sans cesse de nous battre, laissant le bâton à côté de la cheminée et le regardant de temps en temps pour nous rappeler ce qui nous attendait. Terrifiée, je me mettais à pleurer

avant même qu'il ait saisi son affreux accessoire. Il s'en servait pour nous taquiner.

— Tu en veux un peu ? demandait-il tout en le faisant claquer contre sa paume.

Il ne se servait pas toujours du bâton. Parfois, il se contentait d'une pantoufle. Et il n'avait pas besoin d'être soûl pour nous attraper l'un ou l'autre, baisser notre pantalon et nous faire basculer sur ses genoux. Parfois, il était même complètement sobre. Il avait juste besoin d'évacuer sa frustration sur plus faible que lui.

— C'est l'heure de tes dix coups, déclarait-il par moments.

Et dans ce cas, nous savions qu'il était impossible d'y échapper.

Je me souviens d'un jour en particulier où, la pantoufle à la main, il m'a ordonné de m'approcher de lui pour recevoir une correction.

— Baisse ta culotte, m'a-t-il dit.

J'avais tellement peur que je suis restée immobile, les pieds plantés dans le sol. Puis je me suis mise à pleurer et à le supplier tout en sachant que cela ne servait à rien.

— Arrête de pleurer, m'a-t-il ordonné. Sinon, c'est pas dix coups que tu vas avoir, mais vingt.

Il me paraissait impossible de faire les quelques pas qui me séparaient de lui. Alors, je suis restée là où j'étais. Je savais ce qui m'arriverait si je ne lui obéissais pas, mais mes jambes refusaient de bouger, comme dans un cauchemar.

— Viens ici tout de suite ! a-t-il vociféré, fou de rage.

Cette fois, j'ai réussi à avancer pour traverser le salon. À mesure que je m'approchais de lui, je voyais un sourire se dessiner sur ses lèvres, et j'ai cru l'espace d'un instant qu'il avait changé d'avis. Qu'il avait juste voulu me taquiner, pour s'amuser. Malgré les tremblements de mon corps, je me suis forcée à lui sourire aussi, essayant de faire en sorte qu'il m'aime assez pour renoncer à me faire mal. Mais, dès que j'ai été à sa portée, il m'a attrapée pour m'installer sur ses longues jambes. Comme il brandissait sa pantoufle dans les airs, j'ai poussé un hurlement strident, ce qui l'a fait rire.

— Je t'ai même pas encore touchée !

Comme je n'arrêtais pas de pleurer, il s'est mis encore plus en colère et a doublé le nombre de coups pour m'apprendre à être courageuse et forte et à obéir à ses ordres sans le faire attendre. Ses leçons ont porté leurs fruits, car j'ai peu à peu pris l'habitude d'étouffer mes cris et de recevoir mes corrections en silence. Cherchant à oublier la douleur, je comptais les coups et me concentrais de toutes mes forces pour éviter de pleurer et de le rendre encore plus furieux.

Quand il a eu fini, il m'a jetée sur le sol et, toute tremblante, je me suis dépêchée de remonter ma culotte. Les larmes continuaient à couler sur mes joues, mais j'étais soulagée d'avoir survécu à ce supplice après m'être crue sur le point de mourir. Je m'en voulais d'en avoir fait toute une histoire. Après

tout, ce n'était pas si insupportable. J'avais mal, mais je m'en étais sortie. Mon père avait eu raison de se moquer de moi.

J'ai essayé de me traîner jusqu'à un fauteuil pour m'asseoir, mais cela faisait trop mal et j'ai été obligée de m'allonger sur le côté. Même une fois ma punition terminée, j'étais incapable de retenir mes larmes et faisais seulement mon possible pour que mon père ne les voie pas.

— Arrête de renifler ! a-t-il crié. Sinon, tu vas avoir droit à une deuxième série et, cette fois, ce sera avec le bâton.

Ses hurlements me donnaient encore plus envie de pleurer. Je voulais courir vers lui, lui dire que je l'aimais toujours et lui demander pardon pour tout le mal que j'avais pu lui faire. Je voulais le prier de me prendre dans ses bras et de me faire un câlin, mais je savais que de telles faiblesses ne feraient que le rendre encore plus furieux. Alors, je suis restée sur mon fauteuil, luttant pour faire cesser mes sanglots.

Je me rappelle l'avoir vu battre Terry très violemment un jour, avec ses poings. J'ai regardé mon frère s'effondrer contre le mur, laissant une trace de sang sur le papier peint.

Si j'étais intervenue, mon père m'aurait fait subir le même traitement pour me punir de mon insolence, si bien que j'ai dû rester immobile à attendre que ce soit fini. Celui qui lui demandait pourquoi il était en colère ne risquait qu'une seule chose : recevoir une

violente correction. La moindre opposition lui donnait un prétexte pour se montrer encore plus vicieux.

Ma mère était incapable de nous protéger, pour la bonne et simple raison qu'elle avait aussi peur de lui que nous. Il aurait fallu avoir un courage hors du commun pour lui résister. Peu à peu, à force de lui dire qu'elle était laide et bonne à rien, il était parvenu à lui faire perdre toute confiance en elle. Il la battait elle aussi.

Un jour, en lui donnant un coup de pied dans la mâchoire, il lui a cassé des dents, qu'elle a dû faire remplacer par des fausses. Elle garde encore de cette attaque une cicatrice importante au menton.

La relation de mes parents a dû être instable dès le départ, mais, d'après ma mère, c'est quand elle attendait Glen que les choses ont commencé à dégénérer. Mon père s'était mis à boire énormément. Un jour, alors que ma mère était enceinte de plusieurs mois, ils rentraient ensemble du pub quand ils ont croisé un Chinois dans la rue. Cela a peut-être commencé par une plaisanterie, mais mon père a accusé ma mère d'avoir une aventure avec cet homme, et, progressivement, il s'est convaincu que c'était avec lui qu'elle avait conçu Glen. Évidemment, c'était absurde, d'autant plus que ma mère ne l'avait jamais vu hormis ce soir-là dans la rue.

Mais l'histoire que mon père avait inventée a fini par le rendre fou, jusqu'au jour où il a poussé ma mère du haut de l'escalier. Sa chute a déclenché le travail et elle a dû subir une césarienne en urgence. En la

préparant pour l'opération, les médecins se sont rendu compte qu'elle souffrait d'anémie et de malnutrition. Après la naissance prématurée de Glen, ils l'ont donc gardée un certain temps à l'hôpital pour la soigner.

La théorie de mon père s'est révélée encore plus ridicule quand Glen est né, puisque, loin d'avoir les traits de son prétendu géniteur chinois, c'était celui de nous quatre qui ressemblait le plus à notre père.

Pourtant, cette évidence ne l'a en rien dissuadé de croire que ce bébé n'était pas le sien. Il s'est mis à prétendre qu'il ne pouvait pas sortir travailler de peur de trouver sa femme au lit avec un autre homme quand il rentrerait. C'était absurde, mais il n'a cessé de le répéter pendant des années pour attirer la compassion, et je suis sûre que ses camarades du pub ne doutaient pas de son histoire. Pauvre Terry qui ne pouvait pas faire confiance à sa femme...

Quand ma mère a été emmenée d'urgence à l'hôpital pour la naissance de Glen, Terry Junior, Chris et moi avons été placés en famille d'accueil. Mon père a dû penser qu'il ne s'en sortirait pas seul avec nous trois, à moins que ce ne soit ma mère qui ait prévenu les services sociaux pour nous protéger de lui. À cette époque, je crois que les autorités avaient compris à quel point il était violent. Nous étions sans doute considérés comme des enfants en danger.

Je garde très peu de souvenirs de cette période, mais je me rappelle parfaitement le matin où je suis descendue de ma chambre après notre première nuit dans cette famille d'accueil.

— Bonjour, m'a dit quelqu'un en me voyant apparaître dans l'encadrement de la porte.

Je me suis figée. J'ai senti que je devenais écarlate et j'ai été incapable de répondre. Ce simple bonjour a dû me décontenancer, tout simplement parce que c'était le genre de mots que je n'entendais jamais chez moi. À la maison, les gens ne faisaient que crier quand ils étaient obligés de communiquer.

À partir de ce jour, mon surnom au sein de cette famille d'accueil a été « la muette ». Peut-être qu'on ne m'a appelée comme cela que quelques fois, avec la seule intention de me taquiner et non d'être méchant avec moi. Néanmoins, j'avais tellement honte que ce mot est resté gravé dans ma mémoire. Je savais que c'était uniquement ma faute si je n'avais pas répondu quand on m'avait dit bonjour, et cela m'a convaincue que j'étais inférieure aux autres enfants qui vivaient là. Je me voyais comme une bonne à rien qui n'avait pas le droit de vivre dans cette maison et dont personne, pas même ses propres parents, ne voudrait jamais.

Une fois ma mère sortie de l'hôpital, nous avons eu le droit de rentrer chez nous. Les médecins avaient déclaré qu'une nouvelle grossesse la mettrait en danger et lui avaient prescrit une pilule contraceptive. En apprenant qu'elle ne pourrait plus être enceinte, mon père a conclu qu'il était temps de la mettre sur le trottoir. Il en avait déjà parlé auparavant ; manifestement, cette idée n'avait rien de choquant à ses yeux. Au contraire, il ne comprenait pas pourquoi cette pratique n'était pas plus répandue.

— Toutes les femmes sont assises sur une mine d'or, avait-il coutume de dire. Si au moins j'avais eu quatre filles, je dirigerais une vraie petite maison de passe et j'aurais plus jamais besoin de travailler.

Cela peut sembler ironique de penser qu'il avait battu ma mère à cause d'une prétendue infidélité alors qu'il était prêt à la vendre à d'autres hommes. Mais cela correspondait à sa logique si particulière.

— Quitte à le faire, disait-il, il faut que ce soit contre de l'argent et pas gratuitement.